



Pour citer cet article :

Lelièvre (Paul), « Ker Goat : dix années d'un centre de rééducation », *Rééducation*, n°35, nov. 1951, pp. 13-24.



KER-GOAT

(DIX ANNÉES D'UN CENTRE D'ÉDUCATION)

par Paul LELIÈVRE

~~~~ Directeur du Centre ~~~~

*Le 18 octobre, M. René PLÉVEN, président du Conseil des ministres, entouré d'un grand nombre de personnalités, de Paris et de Bretagne, a posé la première pierre du futur Centre de Ker-Goat, à Pont-Phily, Pleurtuit (Ille-et-Vilaine). A cette occasion, nous sommes heureux de publier l'exposé fait à « Méridien » par Paul LELIÈVRE, directeur du Centre.*

Le Centre d'éducation Georges-Bessis, à Ker-Goat, Le Hinglé, près de Dinan, dans les Côtes-du-Nord, a eu dix ans en août dernier. Je voudrais vous exposer les grandes lignes de son évolution depuis sa naissance... et ses projets.

En effet, il ne faudrait pas croire qu'il a été fondé pour fonctionner dans sa forme actuelle, ni même qu'il en soit arrivé à sa forme définitive ; il s'est adapté continuellement aux conditions créées par la personnalité des garçons qu'il a reçus, des éducateurs qui y ont exercé, par les progrès de la législation de l'enfance, de la psychologie, de la pédagogie et même des règles administratives qui président à la gestion des établissements.

Quand, le 1<sup>er</sup> août 1941, tout jeune homme, je découvrais le Centre, il allait avoir un an et son nom d'alors : « Fermes-accueils du Hinglé » disait assez bien ce à quoi sa fondatrice, Mme DE LA MORLAIS, le destinait.

En août 1940, époque où la délinquance juvénile amorçait un bond terrible, alors que le pays ne possédait que peu de moyens d'action organisés, il fallait trouver des solutions rapides (voire provisoires). Le placement familial agricole était la formule la plus communément employée (elle ne nécessitait que peu de locaux, peu de personnel, peu de frais d'entretien, à une époque où l'Etat allouait 7 francs comme prix de journée aux internats).

Pas de centres d'observation, peu de centres d'accueil ; les premiers, ceux de Villejuif, rue de Madrid, rue de Crimée, se monteront un an ou deux après...



Pour organiser et intensifier le placement familial, Mme DE LA MORLAIS avait imaginé la création de petits centres d'accueil destinés à recevoir les mineurs confiés à son service social par les tribunaux, afin de rechercher le placement qui pourrait leur convenir. C'est à ce centre d'accueil que reviendraient, en attendant un nouveau placement, les garçons pour lesquels le placement tenté aurait échoué ou devrait être modifié...

Elle ne possédait ni cadres, ni crédits. Son choix se fixa sur deux fermes abandonnées qu'elle loua pour une somme aussi modique que l'installation en était sommaire.

Situées à 7 et 8 km. de Dinan, en plein bois, à 2 km. de tout lieu habité, privées d'électricité, le point d'eau (une source) étant à 200 m. pour l'une et à 500 pour l'autre, elles pouvaient, à la rigueur, suffire à recevoir deux groupes de 12 à 15 jeunes gens de 16 à 21 ans, pendant la période nécessaire à la recherche d'un placement ou au retour d'un essai malheureux. C'était un cantonnement tel qu'on le conçoit pour quelques semaines pendant la belle saison.

Débordée par le flot des mineurs dont la garde lui était proposée par les tribunaux, Mme DE LA MORLAIS y reçut jusqu'à 80 garçons de 10 à 21 ans, délinquants, vagabonds, confiés par mesure de correction paternelle, enfants victimes, même enfants difficiles confiés à l'amiable par les parents.

Face à ce recrutement hétéroclite, l'encadrement était constitué par des jeunes gens de 19 à 25 ans, étudiants en vacances, routiers scouts venus pour quelques mois « rendre un service », chefs de « centres de jeunesse » n'ayant aucune formation spécialisée et dont la bonne volonté, parfois même l'enthousiasme ne pouvaient résoudre la multitude des problèmes éducatifs et matériels posés par cet établissement vivant au jour le jour. Difficultés qu'aidés par des lois, des règles administratives, des écoles de cadres, des crédits, nous avons mis près de 10 ans à surmonter.

Il y eut de très belles pages pendant cette « période héroïque » où chefs et gars partageaient le meilleur et le pire. Mais avec l'hiver, dans ces conditions déplorables, devant l'isolement où le tenaient l'abandon ou la prudente réserve manifestée par les autorités de l'époque, le découragement désunit la première équipe : les moins « accrochés » s'organisèrent une petite vie en dehors, pendant que les garçons désœuvrés (il n'y avait ni formation scolaire, ni formation professionnelle) sortant, en fraude, volaient les basses-cours voisines et vendaient, pour se faire de l'argent de poche, le peu de matériel existant (couvertures, sacs de couchage).

Mme DE LA MORLAIS avait quitté la direction du comité de gestion depuis déjà plusieurs mois (car tout ceci se doublait de sombres histoires de conseil d'administration) lorsque Georges BESSIS fut désigné, en mars 1942, par le major PÉAN, chargé de mission au Commissariat général à la Famille, pour reprendre cette expérience.



Tout était à faire. Avec le service social des Côtes-du-Nord, Georges BESSIS organisa les règles d'admission : garçons rééducables d'*âge scolaire*, puisqu'il ne pouvait pas créer d'ateliers. Il rechercha des débouchés pour les garçons les plus âgés, entreprit des travaux d'aménagement destinés à améliorer avant tout les conditions de vie. C'est à cette période que nous défrichâmes une lande sur laquelle avaient été plantés deux baraquements, remplaçant les deux fermes.

Il y eut de sérieux à-coups dans cette reprise en mains, à-coups venant des cadres présents avant Georges BESSIS et sur lesquels reposait, sans distinction, la responsabilité de l'échec. Pour mon compte personnel, j'avais été frappé en août 1941 par la foi, la fraternité qui semblaient régner au centre, sans déceler ses multiples imperfections et la fragilité de cette apparente réussite. J'admirais mes collègues, je découvrais un problème et m'enthousiasmais. Trois mois plus tard, je me rendais déjà compte de toutes les faiblesses, mais j'étais dans l'engrenage et mon optique était déjà celle de l'intérieur, de celui qui comprend qu'il est bien difficile de faire mieux... J'admettais assez mal l'autorité du nouveau : « BESSIS », qui critiquait et s'indignait de l'état de cette épave. Je l'attendais à l'œuvre.

Georges BESSIS me donna la responsabilité de... 2 bœufs avec lesquels, du matin 7 heures à la nuit tombante, j'avais le temps de réfléchir et de m'élever au-dessus du problème, mais aussi de voir de loin (done bien mieux) le travail qui s'effectuait sous sa direction.

Cela me fit grand bien... Après quelques semaines, on me confiait de nouvelles tâches, mais pas des garçons. Je fus vite conquis par celui que nous appelions « le Chef »... En septembre 1942, il me demandait d'être son adjoint.

Les oppositions ne venaient pas seulement des cadres. « Le chef » eût aussi à s'imposer aux ex-caïds, et il est bon de relire le livre de JOUBREL : *Ker-Goat* (1) qui retrace bien ces années 1942-43. C'est là que se place l'épisode très véridique de ce grand gars de 17 ans voulant se battre avec un éducateur. J'arbitrais « l'explication », qui eut lieu dans un ring tracé sur le sol avec tout l'effectif du centre pour spectateurs.

En août, un stade Hébert (avec terrain de basket, de volley, piste d'obstacles, portique rustique, piste circulaire), s'étendait devant nos baraques. Un système d'équipes cohérent, avec des responsables pris parmi les meilleurs des garçons, un programme de travail, une classe où les élèves passaient plusieurs heures par semaine, selon leur âge, un programme d'éducation physique, des activités éducatives (chants — jeu dramatique — cercles d'études sur les grands problèmes de la vie pour les aînés) formaient un cadre acceptable pour l'époque.

(1) *N. D. L. R.* — Editions familiales de France, 86, rue de Gergovie, Paris (14<sup>e</sup>) nouvelle édition. En vente à notre service de librairie.



Des règles tendaient à créer une ambiance de confiance, de franchise, d'effort, qui fit réellement de Ker-Goat une adaptation du scoutisme à des adolescents qui n'avaient pourtant rien des volontaires du scoutisme.

En octobre 1943 s'ouvrait la première session de l'école dite alors « nationale de cadres de Montesson ». G. BESSIS y envoya son jeune adjoint, car nous avions ce souci de nous dégager de l'empirisme et estimions, à juste titre, que certains techniciens devaient nous y aider.

Un mois plus tard, au début novembre, une descente de la Gestapo cernait le Centre : G. BESSIS était arrêté à son bureau, emmené à Saint-Brieuc, puis à Rennes et, quelques mois plus tard, à Buchenwald. Il avait à peine eu le temps, en passant dans un escalier, de dire à l'éducateur qui me remplaçait près de lui : « Je te confie ma famille et le centre ».

Ce tragique arrachement resserra encore les garçons autour de leurs éducateurs et on sentit alors nettement le désir des uns et des autres (car certains avaient connu le centre avant la « réforme ») de maintenir, de sauvegarder ce travail pour que son artisan le retrouve plus beau qu'à son départ. Car nous espérions son retour !

En janvier 1944, quand le major PÉAN me demanda de diriger le centre, c'était toujours comme adjoint du chef BESSIS que je me sentais à la barre et que je maintenais le plus fidèlement qu'il m'était possible l'orientation qu'il avait donnée au centre .

Puis ce fut le débarquement. Les troupes américaines enfoncèrent la résistance ennemie en Normandie (nous ne sommes pas loin d'Avranches). La canonnade s'entendait de Ker-Goat. Privés d'électricité, de courrier, de bicyclettes même, de crédits, nous baignions dans une atmosphère bien faite pour surexciter les imaginations.

Un matin de fin juin, 8 garçons, des aînés, manquent au réveil. Ils étaient partis. Nous aurions bien fait de même, et déjà trois d'entre nous avaient repris leur liberté. Nous restâmes trois éducateurs (qui n'avaient, du même coup, plus du tout envie de s'en aller) et... 40 garçons (nous avions stoppé les admissions depuis plusieurs mois en prévision des bouleversements de la Libération).

C'est alors que se place l'expérience la plus sympathique de ma vie au centre. Nous avons senti tous les trois, ce matin-là, qu'il fallait faire « quelque chose ». Laisant là, programme, horaire, règles de vie, (auxquels nous étions cependant si attachés), nous avons partagé l'effectif en 3 équipes. Chacun de nous prit la charge d'une et, 24 heures sur 24, nous avons partagé entièrement son existence.

Par un temps magnifique, notre première occupation fut de soigner notre jardin et nos champs (le centre louait à l'époque une ferme de 18 hectares), et le mot d'ordre : « C'est notre garde-manger ». Le soir nous revenions moulus de fatigue et, autour d'une lampe tempête, dans



la baraque-dortoir, nous évoquions les événements, ce que nous ferions à la Libération, le retour du chef que nous pensions chaque jour plus proche, la vie de nos familles dont nous étions coupés. Les dimanches regroupaient nos trois équipes pour des sorties-jeux dans la nature. Jamais nous n'avons été plus proches de nos garçons et eux plus près de nous : pas une fugue, pas un incident grave pendant cette période.

Elle nous a appris que *l'enfant a besoin d'un cadre où, bien plus que toute organisation, bien plus que toute science pédagogique ou psychologique, il sente une présence bienveillante, d'intérêt totalement orienté vers lui, et de bonté compréhensive mais ferme.* Ceci n'est pas un plaidoyer pour l'empirisme ni une condamnation de la formation théorique de l'éducateur, mais a besoin tout de même d'être souvent dit.

Ayant fait cette découverte banale, mais l'ayant faite au long d'une expérience personnelle, il ne nous restait plus, à la libération, qu'à organiser notre centre en prenant pour base cette règle.

Pourquoi à elle seule avait-elle semblé suffire aux besoins de nos garçons ? Parce que notre effectif était faible (40) et non seulement faible, mais divisé. Parce que notre équipe d'éducateurs était seulement de trois personnes triées par les difficultés, des hommes totalement au service de leurs garçons (et pour cause : coupés de chez eux, célibataires) et dont les intérêts étaient identiques, les buts, les procédés conçus en toute intimité, égalité... Jamais plus, espérons-le, nous ne retrouverons des conditions de travail aussi spéciales. Cependant, depuis cette période, nous avons cherché à ne pas dépasser l'effectif de 70-75 divisé en 6 équipes. Nous avons continué à prendre nos repas au réfectoire, chacun à la table de notre équipe, directeur comme éducateurs, à dormir dans le même dortoir sur des lits semblables, à nous laver comme eux, avec eux.

En août 1945, nous apprîmes que Georges BESSIS ne reviendrait plus. Il était mort en déportation.

Notre gros effort d'organisation avec 75 garçons, dans des conditions redevenues normales, porta sur la *formation scolaire* : 2 classes, puis 3, enfin 4, dans des locaux de fortune, dans ce coin de lande perdu.

Si ces classes ne paient pas de mine, elles sont cependant bien équipées en matériel pédagogique ; dans ce domaine, heureusement, il suffit de crédits minimes, par comparaison au matériel de formation professionnelle. C'est surtout la formation de l'éducateur qui importe. Progressivement nos pédagogues se sont formés (qu'ils soient venus de l'éducation nationale ou de l'enseignement privé) à leur tâche spéciale.

Nos 4 classes reçoivent, pendant 7 heures par jour, par groupes de 15 à 18, la presque totalité de l'effectif exclusivement recruté à l'âge scolaire. La grosse majorité des arrivants (âgés de 11 à 13 ans) sait à peine lire, à peine écrire et ne sait pas résoudre les 4 opérations. Notre but est



de faire progresser aussi vite que possible nos élèves pour qu'ils rattrapent en 2 ou 3 ans le temps perdu par une scolarité déficiente. Les causes de cette déficience sont multiples : école buissonnière, renvois successifs d'écoles pour indiscipline, vols, réactions d'opposition vis-à-vis de l'instituteur, des camarades, stoppant tout travail, niveau mental déficient nécessitant une pédagogie spéciale (enfants retardés, perdus sur les derniers bancs d'une classe de 35 élèves, ou même 60 en campagne).

Les niveaux des arrivants s'étendent de l'illettré au candidat au C. E. P. et ce qui complique encore la situation, c'est que chaque cas présente, selon les matières, des niveaux multiples.

Si nos instituteurs ne négligent pas les leçons collectives et les ressources de la pédagogie traditionnelle, c'est surtout vers les *méthodes actives* qu'ils se sont tournés :

Utilisation individuelle de fiches progressives qui permet de faire apprendre à chaque élève la matière dont il a besoin et ceci à son rythme.

Centres d'intérêts — préparation par équipes d'exposés sur un sujet du programme en groupant la documentation la plus riche possible.

Concours inter-équipes portant sur le calcul ou le vocabulaire, manipulations diverses au service d'une recherche (cartes en relief pour la géographie, etc...), mesures réelles de distances, de surfaces, jeux de mémoire visuelle, d'attention, imprimerie à l'école, tous ces procédés ayant pour but de faire naître l'intérêt, le désir d'apprendre et de motiver l'effort.

Nous avons conservé et cherché à améliorer la qualité de la chorale, du sport, de l'hébertisme, des travaux manuels, du jeu dramatique.

Un de nos éducateurs, J. DIERZ, réussit à intéresser gars et chefs à la musique et au chant choral. J'aimerais qu'un jour il puisse exposer tout ce que l'on peut faire d'excellent dans ce domaine. Laissez-moi seulement préciser que pendant deux ans ce fut notre activité de base, notre centre d'intérêt entre les heures de classe. Les déplacements de notre chorale en Bretagne, à Paris, en Suisse, nous ont pleinement satisfaits. Ils n'ont pas rendu nos garçons cabotins, parce qu'à aucun moment nous n'avons nous-mêmes cru que « c'était arrivé » et que nous avons dans ces déplacements continué à partager simplement leur vie. C'était une sorte de grand jeu que nous menions ensemble.

La dernière évolution s'est dessinée vers 1947. On a certainement senti, sans que j'aie besoin de le dire, que notre équipe de cadres était exclusivement masculine et qu'il s'agissait même de célibataires jeunes... Seule une telle équipe pouvait ainsi tirer parti des conditions que je viens de décrire.



Souvent, entre nous, nous avons évoqué le jour qui nous semblait lointain, où nous aurions à fonder une famille. Ceci nous semblait impossible sans transformer profondément notre attitude, et nous augurions mal du contre-coup de ce changement sur la vie du centre. Déjà quelques-uns des éducateurs avaient abandonné leur travail pour se marier.

En 1947, l'un de nos camarades, qui assurait à l'époque la fonction de chef de centre adjoint, se maria et demeura à Ker-Goat. Le nouveau foyer logeait dans une baraque de 6 mètres sur 8, divisée astucieusement en coins : cuisine, bureau, chambre, cagibi. Cette baraque était contiguë avec l'équipe dont le chef avait la charge. Le ménage continuait à prendre ses repas à la table de l'équipe, et l'activité du soir dont le chef marié était chargé se déroulait dans son petit appartement où se rassemblaient pour écrire, lire, jouer, bricoler, écouter la T. S. F. ou simplement discuter... 12 à 15 garçons.

Une tendance de plus en plus « familiale » se dessina. Les mariages, qui se succédèrent, ne firent que la confirmer et actuellement elle teinte toutes nos préoccupations. D'abord parce que seul un *système familial* permet à l'épouse de s'intéresser au travail de son mari éducateur et ainsi de comprendre qu'il soit si totalement pris, parce que seul il permet une activité commune du foyer et parce qu'en définitive il est le plus naturel, celui dont les garçons qui nous sont confiés ont le plus besoin.

Il s'agit, dans l'idéal, de faire partager à un groupe de 10 garçons, la vie d'un foyer, alors que jusqu'alors nous avons cherché à partager la vie de nos équipes de garçons. Cela semble possible (penserez-vous) pour des jeunes ménages, sans enfants, et pendant quelques mois ? Je dois vous dire que vous ne pouvez pas vous poser plus de questions inquiètes que nous ne nous en sommes posées nous-mêmes. Mais nous avons tenté l'expérience confiants dans nos possibilités d'adaptation, nous disant que, petit à petit, nous trouverions les solutions nécessitées par les besoins, tant personnels que communautaires.

Aujourd'hui, 5 des éducateurs sur 8 sont mariés, l'infirmier et l'économiste aussi ; ces 7 ménages totalisent 12 enfants, garçons et filles, de 10 mois à 10 ans.

Tous nos éducateurs (sauf 1) étaient depuis plusieurs années au centre avant de se marier. Dans la plupart des cas, leur épouse était préparée par sa formation sociale à comprendre le travail de son mari, et dans tous les cas elle connaissait bien les conditions matérielles qu'elle trouverait en arrivant au centre.

En raison de l'insuffisance et de la misère des locaux actuels, nous ne pouvons que très partiellement réaliser nos projets : c'est seulement dans notre future installation que ce programme pourra trouver sa place. Actuellement donc, le centre de Ker-Goat (je dois vous dire en passant que ce mot breton veut dire « maison des bois ») est un centre scolaire



où des garçons de 10 à 14 ans, confiés par une décision du juge des enfants pour délit, mesure de correction paternelle ou vagabondage, vivent dans un cadre rural.

Notre but est de leur faire mener une vie d'équipe, au grand air, d'élever leur niveau scolaire jusqu'au certificat d'études, de pouvoir les rendre (2 ou 3 ans après leur arrivée) à la vie extérieure avec le maximum de chances de réadaptation sociale.

Le fonctionnement de Ker-Goat est assuré par les prix de journées versés par les administrations dont dépendent les mineurs.

A Ker-Goat, le cadre (paysage, disposition des locaux) convient remarquablement pour donner l'impression de liberté, de diversité, si nécessaire à nos inadaptés.

Impression d'étendue, d'aération, de fantaisie, et non de cette froide rigidité que donnent des allées tirées au cordeau, des pavillons alignés dans un ordre rigoureux. Les locaux sont dispersés sur ce terrain de 4 ha : pour se rendre des dortoirs au réfectoire, du réfectoire aux classes, nous devons parcourir 100 ou 200 mètres ; ceci, quoique présentant une difficulté par mauvais temps, est à notre avis excellent sur le plan psychologique.

La majorité de l'effectif présent est formée de garçons de 12 à 13 ans, les plus âgés exceptionnellement de 16 ans. Il n'a pas été dans nos préoccupations de les grouper par âge dans des formations étanches. Au cours de la journée, les groupes se forment et se dissocient selon les activités envisagées :

— Les 4 groupes de classe rassemblent les garçons d'un même niveau d'acquisition scolaire ;

— Les groupes appelés « équipes » rassemblent les enfants pour le repas et le coucher ;

— Le soir, après le repas, les groupes se forment par affinité pour les activités proposées ;

— Pour l'hébertisme, nous avons groupé les garçons selon leur force physique.

L'horaire tient compte de deux considérations :

1° Les temps libres (ceux où les enfants sont livrés à eux-mêmes sans qu'on leur propose d'activité) sont ceux pendant lesquels ils s'ennuient, se battent, commettent les fautes mettant en danger la vie de la communauté ;

2° Les locaux dont nous disposons sont très insuffisants. Les dortoirs permettent tout juste d'y aligner les lits presque à se toucher. Il est impossible d'y prévoir autre chose que le sommeil. Pas de locaux pour les activités du soir (nécessité de se servir du réfectoire, des classes, des



logements des cadres). Réfectoire unique (impossibilité de faire prendre les repas par équipe, de manger en un seul service).

Comme on ne peut exercer une action éducative *qu'à l'occasion d'une activité*, les éducateurs ont tous une spécialité : 4 sont éducateurs-instituteurs pendant 7 heures par jour ; 1 autre est chargé pendant ce temps de l'entretien de la maison (maître de maison) avec un groupe de 5 ou 6 aînés ; un 6<sup>e</sup> assure, pendant que les garçons sont en classe, le secrétariat ; un 7<sup>e</sup> est chargé de l'éducation physique et des sports ; enfin le 8<sup>e</sup> assure la direction de l'ensemble. Mais, du réveil, 7 h., à la rentrée en classe, 9 h., de 12 h. à 14 h., de 16 h. à 17 h. 30 et le soir pour les « foyers » nous nous partageons tous les activités, de la toilette aux travaux manuels, en passant par les jeux et la vaisselle ; de même, nous tous nous partageons le service du dimanche et l'encadrement des camps de vacances. Dans ce partage des activités extra-scolaires, une plus large part est faite aux éducateurs non chargés des garçons en classe, mais (et ceci est très important) les instituteurs participent cependant le plus possible à leur organisation. Nous évitons ainsi des incompréhensions et des divergences de méthodes. En effet, il ne faudrait pas considérer le garçon uniquement à travers les contacts que nous avons avec lui à l'occasion de l'activité dont nous sommes responsables. Il est indispensable de connaître son comportement dans les autres aspects de la vie du groupe, avec d'autres camarades et d'autres personnalités (camarades ou éducateurs) ; l'enfant est un tout et c'est le même qui, « impossible », instable, éparpillé en classe est appliqué et intègre à son groupe une heure après, au « foyer » par exemple. Cette connaissance ne doit pas seulement résulter de réunions de synthèse (qui demeurent utiles) mais aussi d'une expérience personnelle.

Je tiens essentiellement à maintenir, aux dépens parfois de mon travail administratif de directeur, ces cinq heures quotidiennes de contact personnel avec les gars qui font que je suis resté un éducateur de mon centre au même titre que les autres. Je crois que c'est le seul moyen de bien connaître et de comprendre les garçons pour lesquels je suis appelé à prendre les décisions importantes : admission, sanctions graves, permissions, changement de groupe, demande de modification de garde à la sortie... C'est encore le seul moyen de comprendre, de sentir mes collègues éducateurs que de partager réellement leurs difficultés « sur le tas » (et pas sur le dessus du tas), et de pouvoir exiger certains efforts parce qu'on se permet de se les demander à soi-même. D'ailleurs, le seul fait de les accepter évite d'avoir à les exiger des autres : ils le font d'eux-mêmes. Et, à part quelques mauvaises périodes, je crois pouvoir dire qu'à Ker-Goat il n'y a pas de direction autoritaire, mais une *équipe* où seule la valeur dans le travail crée la hiérarchie des influences. Cela ne va pas non plus sans efforts personnels et familiaux et je sais gré à ma femme d'avoir compris que le jour où nous ne serions plus capables de les faire il vaudrait mieux chercher autre chose, peut-être d'ailleurs dans la rééducation.



A Ker-Goat, l'administration (un économe est chargé de tous les achats, de la tenue des livres, des inventaires, etc...) est au service des garçons et la seule raison d'être des règles administratives est le bon fonctionnement de l'ensemble. Nous cherchons un équilibre entre la « pagaie » et l'hypertrophie paralysante d'une « administration administrative ».

En dehors de la cuisine (où les garçons et les éducateurs n'ont pas à pénétrer), les services sont tous assurés par les enfants encadrés de leurs éducateurs.

\*

\*\*

Je vous ai parlé à plusieurs reprises de projets. Ils tendent simplement à transporter notre programme et notre système dans des locaux conçus spécialement pour en faciliter le déroulement, et permettre à chaque éducateur de fonder un foyer en continuant son travail.

Seul un système pavillonnaire permet de réaliser ces conditions, et cependant le système pavillonnaire intégral présente le danger de créer des « chapelles », d'appauvrir le cercle de vie de l'enfant qui se réduit à deux adultes et quinze à vingt garçons dont on a vite assez de voir la tête. Il risque de créer des réactions d'opposition d'autant plus violentes que l'enfant n'a pas la possibilité de se rattraper par d'autres contacts, ou, au contraire, des attachements exclusifs à un éducateur, attachement qui laissera l'enfant désemparé quand il en sera séparé.

Done, tout en conservant des constructions pavillonnaires, nous veillerons à ce que persiste une vie inter-pavillonnaire génératrice d'un « esprit du centre », aussi utile pour les éducateurs que pour les enfants.

Sur une propriété de 11 ha, bois, parc et terre cultivable, à 5 km. de Dinard, un bâtiment constituera le pavillon central groupant les services généraux : cuisine et ses dépendances — économat — réserves — lingerie (salle de tri, casiers pour les trousseaux, salle de raccommodage) — infirmerie — salle de visite — isolement — douches — buanderie — séchoir — logement du personnel administratif (économe, infirmier, cuisinière).

Quatre pavillons à un étage, à construire, permettront le logement de quatre groupes de vingt garçons avec deux éducateurs. Chaque pavillon comprend :

Au rez-de-chaussée :

- Une classe pour quinze à vingt élèves ;
- Deux petites salles à manger pour dix ;
- Deux offices chauffe-plats ;
- Un vestiaire-toilette ;
- Une salle d'activités et de jeux.



Au 1<sup>er</sup> étage :

- Deux dortoirs pour dix ;
- Lavabos, W. C., etc... ;
- Une petite lingerie ;
- Deux logements d'éducateurs.

Ces pavillons sont conçus pour abriter deux équipes de 10 garçons encadrés par deux éducateurs ayant chacun une spécialité pendant les heures de classe (instituteur, directeur, secrétaire, etc...), leur travail proprement dit s'effectuant aux repas, aux activités du soir, au réveil.

Exemple :

- Pavillon n° 1. — 1 éducateur-instituteur ;  
1 éducateur-moniteur hébertisme.
- Pavillon n° 2. — 1 éducateur-directeur,  
1 éducateur-instituteur, etc...

Les 4 classes nécessaires à l'équipement scolaire du centre sont ainsi réparties dans les pavillons. Elles recevront d'ailleurs les garçons sans distinction de pavillon, mais d'un même niveau scolaire.

Les équipes des pavillons seront constituées de manière à être équilibrées en forces et possibilités afin qu'une émulation soit possible entre équipes dans les jeux et dans les concours.

L'équipe ainsi formée aura sa vie propre au réfectoire d'équipe de 12 h. à 14 h. avec un ménage d'éducateurs, de 19 h. à 20 h. dans les mêmes circonstances, enfin au pavillon de 22 h. au lendemain matin 9 h. (coucher, réveil, toilette, ménage) heure de la classe.

Dispersés pendant les activités scolaires de 9 h. à 12 h., de 14 h. à 18 h. dans les 4 classes, tous les enfants se trouveront réunis aux rassemblements, à l'éducation physique, pour certains jeux...

Après le repas du soir, 4 nouveaux groupes d'activités (jeux dramatiques, chant choral, travaux manuels, etc...) se formeront sous la responsabilité du directeur, de 2 éducateurs, d'un instituteur (les 4 instituteurs à tour de rôle se chargeant d'une soirée « foyer »).

Il sera réservé 3 pièces par éducateur marié (destiné à élever une famille dans le cadre du centre, sans être obligé de quitter sa fonction, telle qu'elle est prévue dans le futur programme, dès qu'il aurait un ou plusieurs enfants). Mais il faut penser que chaque éducateur célibataire doit pouvoir réaliser cette vocation sans quitter l'établissement et nous devons prévoir trois pièces pour chacun, même si, dans les premières années, ces pièces sont inutilisées par eux et affectées à un autre usage.

Le logement type de la famille de l'éducateur prévoit :

Une salle de séjour avec coin-cuisine ;



- Une chambre pour les parents ;
- Une chambre pour les enfants ;
- Un bloc toilette.

On conçoit aisément qu'un éducateur marié ayant une famille nombreuse, garçons et filles, pourrait déborder le cadre des trois pièces prévues s'il partage le pavillon avec un éducateur célibataire.

Il est intéressant de souligner que ce projet permet la vie d'un établissement de 80 enfants inadaptés de 10 à 15 ans, avec un personnel éducatif réduit à 8 membres (2 éducateurs par pavillon) alors qu'il est couramment admis d'en prévoir 16 pour un même effectif (un directeur, un éducateur-chef, 10 éducateurs, 4 instituteurs). Si, sur notre projet, les locaux attribués à l'ensemble des éducateurs sont importants, on doit considérer :

— D'une part : que toute la réussite éducative de Ker-Goat repose sur le *contact continu des enfants avec leurs éducateurs*. Ce ne sont pas les éducateurs qui consentent à partager la vie des garçons, mais ceux-ci qui partagent la vie de leurs éducateurs ;

— D'autre part : qu'une *économie considérable est réalisée sur les dépenses de personnel*.

On peut penser que la pratique se chargera de démolir un tel projet : 8 éducateurs ne pouvant, en principe, assurer l'éducation et l'instruction de 80 garçons difficiles 24 heures sur 24, pendant des années...

Qu'il nous soit permis d'arguer que Ker-Goat assure ce fonctionnement dans des conditions matérielles qui le compliquent à l'infini et ce, depuis 10 ans. De plus, Ker-Goat est certainement l'un des centres où les éducateurs se fixent et demeurent le plus longtemps.

Sans doute aurait-il été moins révolutionnaire et plus simple de prévoir, comme il est de tradition, un appartement, voire un pavillon de 6 pièces pour M. le Directeur, quelque chose de presque semblable pour M. l'Économiste et M. l'Éducateur-chef, ou Surveillant général, et de laisser une chambre de garde par dortoir pour l'éducateur adjoint célibataire de passage, l'éducateur rejoignant, sa journée finie, son foyer.

C'était tellement en contradiction avec notre passé que nous n'y avons même pas pensé. Les pouvoirs publics ont bien voulu estimer que cette expérience était à tenter. Les travaux commencent. Nous ne pensons pas avoir découvert la recette destinée à résoudre tous les problèmes posés par les jeunes inadaptés. Il y a place pour tant de solutions dans un équipement national répondant à des exigences multiples ! Mais ceux qui connaissent Ker-Goat et ses baraquements minables savent qu'on y a fait jusqu'ici du bon travail et qu'il y bat un cœur rempli d'espérance en des jours meilleurs encore.